

Mohamed Braïki

LA 125^E VUE



A Mouldi et Hella mes parents bien aimés

Ecoute nous parler

Ecoute nous penser

Regarde nous nous comporter sur le sol français

Observe nous tout mélanger le bon et le mauvais

A l'année, regarde nous nous multiplier, nous diviser

Regarde nous nous aimer

Observe nous nous détester

Regarde nous pécher ou prêcher

Les crimes psychologiques ne sont pas jugés

Alors on restera toujours librement enchaînés

Psy4 de la Rime, « Reprendre c'est voler » (2008)

Quelque part en France...

Dimanche 11 novembre 2012

Un concert frénétique de volets et de branches se jouait au rythme des rafales nocturnes. Au milieu d'un parking désert se dressait la belle statue d'une Marianne couchée la poitrine nue sur son socle. Des bris de verre et des morceaux de ferrailles traînaient sur le sol. Malgré l'obscurité, Adam distingua une petite boule frétilante. Le rat se dressa insolemment avec les yeux allumés par un esprit de provocation.

Il piailla puis disparut dans la nuit.

Adam leva la tête vers le disque orangé régnant sur la nuit et s'assit au pied du socle. Il arborait des cheveux bruns coupés courts et une barbe de trois jours. Des cernes tracées sous son regard noisette laissaient deviner un certain épuisement.

Il était long et ses jambes fines paraissaient toniques. Ses mains portaient des cicatrices de chutes et de coups.

Après un long bâillement, il sortit de l'une des poches de son jean délavé un vieux carnet avec un crayon à papier à moitié rongé avant d'extirper un paquet de Mikados de la poche arrière.

Il coupa l'un des minces bâtons enrobés de chocolat d'un petit coup de mâchoire avant de commencer à appuyer la mine de son crayon sur le papier.

Une écriture singulièrement oscillante se balançait au milieu d'un emmêlement de tâches d'encres, de chiffres et de ratures.

Adam fut ramené de ses pensées par la vigueur d'une rafale qui fit danser une bouteille en plastique tout près de lui. Il sourit en pensant que le vent avait toujours des choses à dire et à révéler aux gens : annonces rassurantes ou vérités traumatisantes.

Ce soir-là, son message devait plutôt être pessimiste : il était froid et agressif.

Il se releva et donna un coup de pied dans la bouteille vide qui ricocha sur quelques mètres. Il était vingt heures. Le jeune homme considéra la statue une dernière fois et se mit en marche.

Le Plateau de L'Union baignait dans une fausse solitude.

En traversant cette forêt luxuriante constituée de tours et de blocs, il croisait des regards cachés par les visières des casquettes et percevait la présence des silhouettes dérobées derrière les murs. Le long mugissement du tramway qui passait à quelques mètres rythmait la soirée.

Des cris et des rires narquois raisonnaient alors qu'il abordait le parking du centre commercial Union Est.

Devant l'entrée de la galerie marchande, une voiture emportée dans la danse mystique des flammes achevait de flamber.

Les incendiaires devaient avoir pris la fuite depuis longtemps. Tirillé entre curiosité et méfiance, Adam s'approcha une main collée sur la bouche et scruta bien autour pour s'assurer qu'il était seul. Il ne fallait pas prendre racine. La police allait bientôt s'inviter. Il sortit un appareil numérique de la poche intérieure de son blouson et prit quelques photos.

Il se remit en route d'un pas hâtif en baissant la tête et remonta l'avenue Nelson Mandela. C'était une longue perspective d'un kilomètre environ séparée en deux par la ligne de tramway et bordée par des HLM et des petits commerces.

Une BMW poursuivie par deux voitures de police banalisées déambula soudain dans son sens. Adam ne se laissa pas interpellé par le bruit des sirènes ou le crissement des pneus et continua à marcher sur le trottoir : une scène habituelle.

Il lui fallut un peu plus de douze minutes pour atteindre le quartier de l'Evaso qui se trouvait au bout de l'avenue. C'était un bataillon de hautes tours aux façades blanches et sur lesquelles reluisaient des panneaux photovoltaïques.

Au milieu du quartier, il y avait une place commerçante très peu éclairée. La moitié des lampadaires fonctionnaient et sur les bancs roulaient des bouteilles de bières vides. Devant une épicerie et un snack ouverts à cette heure, demeuraient deux carcasses de voitures calcinées.

Une forte lumière s'échappait du hall de la tour dix.

Adam s'approcha et se figea devant la porte dont la vitre était marquée par de nombreux impacts de pierres. A l'intérieur, cinq silhouettes s'égarèrent dans un nuage de fumée. Les squatteurs vidaient des verres de Vodka Redbull appuyés contre un mur. Adam tapa sur la porte avec la paume de sa main.

Un jeune homme noir corpulent et plutôt prédisposé à la carrière de videur s'approcha pour ouvrir. Ses yeux étaient rougis par les effets du cannabis.

Adam lui serra la main et lui demanda :

– Ils sont venus ?

– Les keufs ? Tranquille. Même à La Fronde, c'est calme.

De toute façon, on s'appelle d'un quartier à l'autre et on s'envoie des textos aux quatre coins de l'Union au cas où.

Adam prit un ton avertisseur :

– Faites quand même gaffe, y en a partout. J'ai croisé des civils à Mandela. Vu comme vous êtes chargés, faudrait surtout pas qu'ils vous serrent maintenant.

Adam tapa sur l'épaule du jeune homme et serra la main des autres.

L'odeur âpre de la résine de cannabis incendia ses sinus. Il commença vite à sentir sa tête rouler sur le sol. La résine de l'Union était réputée. On se permettait de la qualifier de produit d'origine contrôlée. En tant que fumeur occasionnel, il ne pouvait bien en juger mais il la reconnaissait toujours.

L'ascenseur était en panne depuis un mois et demi suite à une déflagration provoquée par un cocktail Molotov ou un coup de fusil à pompe. On ne savait pas vraiment car la police n'était pas venue enquêter. Adam s'engagea dans la sombre cage d'escalier pour monter les dix étages en restant méfiant. Les deux Pitt Bull de l'un des dealers de l'Evaso faisaient souvent la garde pendant que leur maître réglait ses transactions.

La brigade des stups avait tendance à s'y trouver aussi pour attraper les vendeurs.

Il lui arrivait lui-même de se faire contrôler au hasard d'une montée.

Arrivé au cinquième étage, les premiers filets de sueur glissaient sur son front.

Son cœur s'était vite emballé et son souffle saccadé s'évaporait dans le noir.

Il n'était pas vraiment un sportif assidu et cet exercice quotidien avait des airs de supplice. Arrivé devant la porte du domicile familial au dixième, il jura les mains sur les genoux.

Dans le salon, ses parents demeuraient complètement absorbés par les bulletins d'informations de la première chaîne nationale tunisienne. Il rejoignit tout de suite sa chambre et s'y enferma. Le lit était recouvert d'une vieille couette ornée de dessins représentant des animaux de la savane. Des numéros du Nouvel Observateur, de l'Express, des journaux gratuits, des documents et des carnets éparpillés encombraient un vieux secrétaire sur lequel se perdait un PC portable.

Sur les murs des posters de rappeurs et des affiches de concerts ou de film étaient collés partout.

Des refrains de Sniper ou de Iam ornaient la porte blanche au marqueur. Comme celui de la chanson « Nés sous la même étoile » du groupe marseillais :

*« La vie est belle le destin s'en écarte
Personne ne joue avec les mêmes cartes
Le berceau lève le voile, multiples sont les routes
qu'il dévoile
Tant pis on est sous la même étoile »*

Adam porta la main sous son lit pour en tirer un verre en plastique et une bouteille de jus de fruit. Il ouvrit la fenêtre. L'air froid le revigora.

Accoudé à la fenêtre, il écoutait le tumulte émis par les crissements de pneus, les sirènes et les éclats de rire. Tous ces bruits tantôt drôles, tantôt effrayants dessinaient les contours de son quartier. Ils faisaient partie de sa bande originale.

Le Plateau de l'Union livrait une carte postale assez particulière.

Celle que l'on appelait communément La Grande Cité était assise sur un plateau à trois cent mètres de hauteur dans la commune des Mille Vents. Avec ses tours imprenables, elle ressemblait à une citadelle. Vaste, luxuriante et indépendante l'Union se partageait en six grands quartiers : La Fronde, Martin Luther King, Nelson Mandela, l'Evaso, Union Est et Hector Berlioz.

A l'Automne lorsque la brume épaisse étreignait La Grande Cité, celle-ci semblait disparaître. Et même depuis les points les plus culminants aux alentours, on ne revoyait presque plus les tours. Cela donnait un côté intemporel.

Fort de ses cinquante ans, Le Plateau de l'Union était un port où les destins du monde s'entrecroisaient. Les trente mille âmes issues d'innombrables origines portaient en eux les souvenirs des côtes ou des sentiers arpentés de l'Afrique, de l'Asie ou des Balkans. Elles ramenaient de vraies leçons à travers les témoignages des dérapages de l'homme. Après plusieurs crises et restructurations, la ville des Mille Vents et son plateau avaient bien changé.

Les dynamites avaient fait disparaître de nombreuses tours et le tramway y serpentait depuis peu. Ayant toujours vécu à l'Union, Adam se persuadait que la cité avait perdu de son âme malgré ce brin de renouveau.

Depuis son adolescence, il griffonnait le déroulement de la vie du plateau dans des cahiers de brouillon. Il se rappelait qu'à une autre époque un voisin devenait vite un frère. Dans les durs moments imposés par la réalité, les portes s'ouvraient et les gens accouraient les uns vers les autres pour se soutenir. La gamelle, le sucre ou les larmes : tout se partageait.

Mais au moment où le quartier devait entrer dans son âge de raison, l'égoïsme puis la mélancolie avaient fini par étouffer les gens. Et la violence irradiait définitivement la cité. Les jeunes et la police se cherchaient sous les yeux d'arbitres sournois : les médias. Une guérilla montait crescendo avec les armes qui prenaient un droit de parole de plus en plus fort.

Le destin de l'Union avait lui vraiment basculé lors de l'été 2012.

Les jeunes de La Grande Cité subissaient une pression de plus en plus forte au bas des HLM de la part des forces de l'ordre. Les contrôles, les perquisitions et les courses poursuites se multipliaient.

Elles s'achevaient par des gardes à vue longues et des interpellations de plus en plus violentes. Entre les HLM, la haine enflait plus vite qu'une cheville fracturée.

La police tenait à reprendre le contrôle sur les six quartiers de l'Union pour se rassurer sur son autorité. Les gardiens de la paix et les inspecteurs les sillonnaient en arborant leur brassard orange avec la

même fierté que des paons. Quant aux jeunes unionistes, ils se laissaient contaminer par la paranoïa.

L'étincelle à l'origine de l'incendie survint le 21 août lorsque Farid Melka un jeune du quartier Martin Luther King succomba dans le hall C à un arrêt cardiaque lors d'un contrôle de police musclé.

Moins d'une heure après l'annonce du décès du jeune homme de vingt ans, une dizaine de véhicules de ce même quartier disparaissaient dans un panaché de fumée. Les réseaux sociaux étaient mis à contribution pour motiver l'esprit de révolte et tous les jeunes se trouvaient conviés à mettre le feu.

Le commissariat était attaqué et le centre commercial Union Est pillé. Ce qui devait être l'émeute d'un soir se transforma en un carambolage en chaîne et une énorme crise urbaine et politique.

L'effet de surchauffe se fit ressentir au niveau des médias. Les chaînes d'info repassèrent en boucle les images des habitants qui suivaient de leurs yeux gonflés le défilé de camions de pompiers et de CRS accueillis par les jets de cailloux.

L'un des moments marquants fut celui de l'arrivée du maire des Mille Vents Véronique Vuilbert accompagnée de ses adjoints.

Sonnée par le spectacle qui lui était offert, elle s'approcha silencieusement de l'une des carcasses tout juste éteintes. Elle y envoya un extraordinaire coup de pied avec les talons de ses escarpins avant de s'effondrer.

Ces larmes furent partagées sur You Tube ou Facebook et permirent de mesurer l'intensité du poison qui allait tuer Le Plateau de l'Union.

Les jours suivants, l'ambiance n'en devint que plus angoissante.

Les hélicoptères volaient au-dessus comme des mouches et les dispositifs les plus vigoureux excitaient encore les rebelles. Le couvre-feu imposé en vertu du décret de l'Etat d'Urgence ne semblait pas pouvoir freiner les incivilités dans ce fief que certains journalistes comparaient déjà au Nord-Kivu en République Démocratique du Congo. Les cocktails Molotov volaient dans les airs et les cellules s'emplissaient peu à peu. Face aux forces de l'ordre, il y avait les voyous habitués à croiser le fer mais des dizaines de jeunes d'habitude plus discrets s'étaient tout d'un coup trouvés une vocation. Ils avaient compris que même s'ils ne traînaient pas dehors comme les autres, ils étaient eux aussi visés par les à priori, les regards, la stigmatisation.

Ils troquèrent leurs livres et leurs cahiers contre des barres de fer. Il était alors question de rayer les institutions de leur vie. D'autres venaient même de l'extérieur de l'Union pour se mêler à la fête et s'amuser un peu.

Deux semaines après le début des tensions et huit nuits d'affrontements intenses, des exaspérés victimes des émeutiers prirent la décision de réagir de manière radicale en établissant leurs propres lois.

C'étaient des habitants de la cité ayant perdu leur voiture ou leur commerce.

Les premières descentes des miliciens eurent lieu dans les allées et les cages d'escaliers. Il en résulta de véritables geysers de sang. Les parents des émeutiers commencèrent à craindre pour leurs progénitures.

Les jeunes casseurs ne risquaient plus seulement la prison mais aussi l'hôpital. La police remarqua vite un changement dans l'attitude de certains délinquants. Ils devenaient plus sournois et donc plus efficaces car ils devaient désormais se dresser contre une deuxième autorité.

La statue des confessions

Lundi 12 novembre 2012

Adam se frottait les mains devant La Marianne.

Il aimait le parking où elle se situait car il y retrouvait la sérénité. Quant à cette statue, elle ne représentait rien pour lui. Comme les autres il s'efforçait de voir la France comme une tricheuse et une menteuse qui ne donnait sa chance qu'aux acteurs comme Omar Sy ou aux footballeurs. Ce n'était pas toujours vrai mais il nageait dans la catégorie des grands déçus. Bac plus trois de lettres modernes et une école de journalisme pour deux cent candidatures rejetées. Cela pouvait impressionner ou effrayer les gens.

Pour la deux centième déception, il s'était organisé une petite fête devant cette statue avec un gâteau, son premier joint, de la Vodka et du Redbull. Il ne restait plus qu'à se laisser aller. Au moins ce n'était pas un rail de coke...

Ce jour là, il s'était résolu à ne plus se considérer comme un français. Voir Ribéry ou Benzema ne pas chanter la Marseillaise lui faisait rire. Pour lui, il ne serait plus jamais question de voter.

Le soleil commençait à se dérober. Le roulement léger d'une pierre le sortit soudain de ses pensées. Il se retourna et sourit à la vue d'un grand jeune homme de couleur s'avançant les mains dans les poches.

Il portait des lunettes noires, un jean slim et un sweat shirt à capuche. Un bouc taillé minutieusement suivait les contours d'une mâchoire pleine de caractère. Les deux amis s'empoignèrent et échangèrent quatre bises.

- Quoi de neuf Davidas ! Je t'ai appelé au moins dix fois. Tu sais à quel point je te hais quand tu réponds pas ! lança Adam.

- J'étais chez ma copine depuis deux jours. Je suis même pas encore rentré chez moi.

Ma tante va me dérrouiller.

- Ouais, telle que je la connais elle doit t'attendre devant ton hall avec un fusil à pompe !

- Je crois pas que je pourrai l'esquiver cette fois.

- Et ta meuf, comment elle va ?

- Ça va. Elle te passe le bonjour.

- Au fait ta petite bourgeoise, pourquoi tu la ramènes pas au quartier ?

- Même pas en rêve ! Je veux pas qu'elle reparte traumatisée en croisant tous les cauchemars de la cité.

– Je suis pas d'accord ! Toi, t'es pas traumatisé quand tu t'amènes là-bas dans les beaux quartiers avec ta casquette à l'envers. Alors je vois pas pourquoi ce serait le cas pour elle.

Adam sortit la boîte de Mikados et la tendit à Davidas qui en saisit quatre avant de les engloutir. Les lumières de la cité commençaient à s'allumer comme des lucioles. Adam les fixa un instant et dit avec gravité :

– Frérot, je crois que le volcan va se réactiver. Il y a des signes dans La Grande Cité...

Hier, j'ai traîné et j'ai vu une bagnole en feu. Et ce matin, j'ai appris qu'il y a deux gamins qui sont tombés.

– Je sens aussi des vibrations chez moi à La Fronde renchérit Davidas avec la même inquiétude dans la voix.

Pourtant c'était calme ces derniers jours. Peut être trop. Faudrait pas que ça reparte encore en sucette.

– Au moins ce sera l'occasion de donner une nouvelle impulsion au blog.

A condition d'être au rebond au niveau de l'info nota Adam.

Davidas se retourna vers lui :

– Je suis d'accord avec toi. Mais de ton côté combien de temps tu comptes encore te cacher ?

Tu crois pas que c'est le moment de ramasser le fruit de tout ton travail ?

Comment te dire : quand tu fais du vin, tu laisses pas ton raisin pourrir dans les vignes. Faut bien le ramasser.

Adam se mordit la lèvre inférieure et posa un regard implorant vers le ciel sombre avant de répliquer :

– T'inquiète ! Il y a pas de mal à déstabiliser ces blaireaux de la presse et de se dire qu'ils savent même pas qui on est ou à quoi on ressemble.

– Mais à trop jouer les blogueurs masqués, on va y perdre beaucoup. Faudrait pas que ces blaireaux-comme tu dis-se lassent et qu'ils nous oublient. Et toi t'es là sur ce parking, tu te caches, tu te morfonds. Eh, c'est toi qui porte le brassard !

– T'en fais pas, je gère...

– J'espère parce qu'il faudrait pas qu'un jour on garde cette impression d'être passé à côté de quelque chose.

– Fais-moi confiance.

Adam sortit de la poche intérieure de sa doudoune un appareil numérique et fit défiler des clichés sur l'écran. Il invita Davidas à les regarder.

Ils s'arrêtèrent sur des photos prises en hauteur où l'on distinguait les silhouettes de trois flics en civil plaquant un adolescent sur le capot d'une voiture.

Sa casquette tombée sur le sol semblait orpheline de lui. Adam expliqua les avoir photographié deux jours auparavant au quartier Martin Luther King.